



HAL
open science

Rebâtir la fourmilière

Grégoire Chamayou

► **To cite this version:**

Grégoire Chamayou. Rebâtir la fourmilière: Éléments pour une généalogie guerrière de la résilience. *Panthère Première*, 2022, 8, pp. 81-85. halshs-04337157

HAL Id: halshs-04337157

<https://shs.hal.science/halshs-04337157>

Submitted on 13 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Grégoire Chamayou

« Rebâtir la fourmilière »

Éléments pour une généalogie guerrière de la résilience

La « résilience », capacité à encaisser les chocs, à se rétablir et à récupérer, s'impose aujourd'hui comme le maître mot d'une période où l'adaptation aux effets du dérèglement climatique devient centrale, quitte à prendre le pas sur l'impératif de sa prévention à la racine. Dans une récente note, le cabinet McKinsey conseillait ainsi aux États de mettre en œuvre des « moyens innovants pour renforcer la résilience face aux risques climatiques. Par exemple, le gouvernement régional de Quintana Roo, dans la péninsule du Yucatán a fait assurer ses récifs coralliens dans le cadre d'un accord avec une compagnie d'assurance, incitant cette dernière à gérer les dégradations ; et un système de digues réaménagé, mis en place après l'ouragan Katrina, a probablement atténué les effets les plus sévères de l'ouragan Ida pour les habitants de la Nouvelle-Orléans »¹.

Depuis plusieurs années, les enquêtes sur ce *buzzword*, ses sens et ses sources, se sont multipliées. On a ainsi pu retracer sa première occurrence sous la plume du chancelier Bacon au XVIIe siècle, sa définition rigoureuse par la physique mécanique au XIXe siècle, ses emplois en psychologie au XXe siècle, sa reconceptualisation dans les années 1970 par un certain courant de l'écologie scientifique, sans oublier ses affinités avec le néolibéralisme².

Dans ce tableau généalogique très touffu, aussi luxuriant que le terme lui-même, une branche mérite tout particulièrement d'être mise en relief. Pour comprendre comment la résilience a pu s'instituer en catégorie cadre d'une nouvelle gouvernance des désastres, c'est à l'expérience de la guerre moderne et de ses mutations qu'il faut revenir, à

¹ "Protecting people from a changing climate: The case for resilience", 8 novembre 2021.

<https://www.mckinsey.com/business-functions/sustainability/our-insights/protecting-people-from-a-changing-climate-the-case-for-resilience>

² Voir, entre autres, David E. Alexander, "Resilience and Disaster Risk Reduction: An Etymological Journey", *Natural Hazards and Earth System Science*, vol. 13, n° 11, 2013, pp. 2707–2716; Philippe Bourbeau, *On Resilience: Genealogy, Logics, and World Politics*, Cambridge University Press, Cambridge, 2018; Jeremy Walker et Melinda Cooper, "Genealogies of Resilience: From Systems Ecology to the Political Economy of Crisis Adaptation", *Security Dialogue*, vol. 42, n° 2, 2011, pp. 143–160.

commencer par les versions précoces de ce que l'on a appelé le « bombardement stratégique »³.

Guerre à la structure économique

Qu'est-ce que l'aviation allait changer à la guerre ? Dans les années 1930, aux États-Unis, un petit groupe d'officiers formula une doctrine de la « puissance aérienne »⁴. Rien ne serait plus comme avant. Avant, les assauts terrestres butaient contre des forces armées disposées en rangs serrés sur la ligne de front. Désormais, on allait pouvoir survoler ce rempart de chair et d'acier pour frapper directement les « centres vitaux » de la structure nationale⁵. C'était la théorisation d'une guerre à l'économie par les airs. En bombardant l'appareil de production, on comptait d'une part assécher l'approvisionnement militaire indispensable à la poursuite du conflit, et d'autre part saper le moral d'une population civile qui, durement touchée par les pénuries, privée de toutes « ces choses qui sont essentielles (...) au maintien de la vie même »⁶, pousserait ses dirigeants à la reddition. L'objectif était double : briser à la fois la capacité de combattre et la volonté politique de l'ennemi.

Or, pour cela, nul besoin de tout pilonner. On pouvait y parvenir en frappant un petit nombre de « cibles vitales ». Dans une économie moderne, l'activité de secteurs entiers dépend de la disponibilité de certains matériaux, de quelques composants clé, d'une source d'énergie privilégiée ou d'un canal d'approvisionnement dont l'obstruction peut créer un goulet d'étranglement. La défaillance d'un seul rouage, pourvu qu'il soit critique, peut enclencher une disruption majeure. C'est ainsi, rappelait le Major Fairchild en 1939, qu'une « grève dans une obscure petite usine produisant des loquets pour portières de voitures a mis la production à l'arrêt dans nombre d'usines automobiles »⁷. Les militaires ambitionnaient de faire de même, mais depuis le ciel et à l'aide d'explosifs.

³ Andrew Lakoff et Stephen Collier l'ont bien montré en identifiant là l'une des sources de ce qu'ils nomment la « sécurité des systèmes vitaux », nouvelle rationalité politique dont « les interventions visent à accroître la résilience des systèmes critiques et à renforcer la préparation aux urgences à venir ». Andrew Lakoff et Stephen J. Collier, *The Government of Emergency: Vital Systems, Expertise, and the Politics of Security*, Princeton University Press, Princeton, 2021, p. 12.

⁴ Ces officiers de l'école de l'armée de l'air, l'*Air Corps Tactical School*, bricolaient leur théorie en s'inspirant de l'italien Giulio Douhet, du britannique Liddell Hart et de l'américain William Mitchell.

⁵ William Mitchell, *Skyways*, Lippincott, Philadelphia, 1930, p. 253. Voir Andrew Lakoff, et Stephen J. Collier, *The Government of Emergency*, op. cit., p. 61 sq.

⁶ Harold George, "An Inquiry into the Subject 'War'" (1936), in Phil Haun (éd.), *Lectures of the Air Corps Tactical School and American Strategic Bombing in World War II*, University Press of Kentucky, Lexington, 2019, p. 41.

⁷ Muir S. Fairchild, "National Economic Structure" (1939), in idem, p. 146.

Afin de sélectionner les cibles pertinentes, il fallait identifier des talons d'Achille du corps productif. À titre d'exercice, les experts américains commencèrent par conduire ces « analyses de vulnérabilité » sur leur propre pays, qu'ils se mirent à scruter en adoptant le regard d'un ennemi potentiel. Ils découvrirent que quelques frappes bien choisies suffiraient à entraîner « l'effondrement des systèmes vitaux indispensables à la vie »⁸ d'une métropole comme New York. À noter que, dans ce contexte, le discours de l'effondrement n'exprimait pas une crainte civilisationnelle, mais plutôt une finalité, un objectif à atteindre. La science de la guerre économique est une *collapsologie pratique*.

La justification morale avancée pour cette nouvelle forme d'attaque tenait à son caractère décisif. En quelques semaines à peine, la structure nationale adverse serait mise à genoux, ce qui hâterait le dénouement des hostilités. Finies, donc, les « guerres de destruction absolue ».

C'est avec cette philosophie que les stratèges américains abordèrent la Seconde Guerre mondiale. Les plans conçus en 1940 pour le bombardement de l'Allemagne ciblaient de grandes infrastructures essentielles, dont le réseau électrique, comparé « au système neuromusculaire du corps humain » et le réseau ferroviaire, vu comme l'analogue du « système sanguin »⁹, mais aussi certains organes ou maillons réputés « vitaux et vulnérables », à commencer par la production de roulements à billes, fort imprudemment concentrée sur quelques sites connus, dont la petite ville de Schweinfurt en Bavière. Privée de ces pièces mécaniques indispensables, l'industrie ne tarderait pas à se gripper : bientôt, aucun véhicule, aucune machine, tank, avion, ou pièce d'artillerie ne sortiraient plus des usines. Schweinfurt fut effectivement lourdement bombardée en 1943 et en 1944, mais sans que les effets escomptés ne s'ensuivent.

La surprenante résilience des cibles

En lieu et place d'une guerre aérienne éclair, on eut une campagne prolongée qui, loin de se cantonner à des objectifs précis, finit par calciner indistinctement des villes entières et leurs habitants. Les états-majors alliés avaient beau en être persuadés, cette offensive n'avait pas fait plonger la production d'armement. Celle-ci avait même joui d'une

⁸ Haywood S. Hansell, *The Strategic Air War Against Germany and Japan: A Memoir*, Office of Air Force History, U.S. Air Force, Washington, 1986, p. 14.

⁹ Idem, p. 34

croissance vigoureuse, ne marquant le pas que début 1945. L'économiste John Kenneth Galbraith, qui codirigeait à la fin de la guerre la commission chargée d'évaluer les effets de ces bombardements, a raconté sa surprise à la découverte des statistiques allemandes attestant de ce fait¹⁰.

Comment expliquer cette ténacité inattendue ? Cela tenait premièrement à toute une palette de contre-mesures improvisées par les autorités, parmi lesquelles « la dispersion rapide des grands centres de production vers une multitude d'usines plus petites, la construction d'usines souterraines »¹¹, ou la substitution de matériaux restés abondants à d'autres devenus rares, par exemple l'acier en remplacement du cuivre.

En second lieu, le régime nazi, trop sûr de la victoire, n'anticipant pas une guerre longue, n'avait pas jeté d'emblée toutes les forces dans la bataille. De sorte qu'il y avait du « mou », des réserves dans lesquelles puiser. Ainsi, c'est « parce que l'économie allemande a été considérablement sous-mobilisée durant la majeure partie de la guerre qu'elle a pu être résiliente face aux attaques aériennes. »¹²

Bien que les raids sur Hambourg, à l'été 1943, aient tué plus de 60 000 personnes et fait disparaître près d'un tiers des logements, l'activité s'y était maintenue. « Détruire la structure physique d'une ville, s'avisait-on, est bien plus facile que d'anéantir sa vie économique »¹³. L'explication de fond avancée pour ce paradoxe tenait à « l'élasticité des relations physico-sociales »¹⁴. Si une entité aux ressources abondantes peut jusqu'à un certain point être réduite à l'état de ruine sans que son activité ne le soit dans les mêmes proportions, c'est parce que les segments restants peuvent pour ainsi dire se plier en quatre pour compenser les pertes.

Ces enseignements étaient diamétralement opposés aux assertions précédentes. Quand celles-ci posaient qu'une économie était d'autant plus vulnérable qu'elle était développée, ceux-là indiquaient que l'économie allemande s'était montrée « élastique et

¹⁰ John Kenneth Galbraith, *A Life in Our Times*, Houghton Mifflin, Boston, 1981, p. 205.

¹¹ The U.S. Strategic Bombing Survey, *Over-all Report (European War)*, Government Printing Office, Washington, 1945, p. 29. Voir Andrew Lakoff, et Stephen J. Collier, *The Government of Emergency*, op. cit., p. 61 sq.

¹² Idem, p. 2. Voir Andrew Lakoff, et Stephen J. Collier, *The Government of Emergency*, op. cit., p. 81.

¹³ Ibid., p. 73.

¹⁴ Fred Charles Iklé, "The Social Versus the Physical Effects from Nuclear Bombing", *The Scientific Monthly*, vol. 78, n° 3, mars 1954, pp. 182-187, p. 182.

résiliente »¹⁵, et qu'une « économie expansive et résiliente » est apte, justement, à « absorber les effets de choc d'une campagne de bombardement »¹⁶.

Même bilan concernant le « moral » de la population. Là encore, contre toute attente, il avait décliné, certes, mais sans s'effondrer, notamment chez les plus jeunes, qui avaient « fait preuve d'une remarquable résilience »¹⁷. Non seulement l'économie se révélait moins fragile qu'on ne l'avait cru, mais encore la population moins encline à se retourner contre ses dirigeants qu'on ne l'avait présumé en lui faisant payer le prix fort. Bref, on se rendait compte qu'un « État policier doté d'une économie résiliente »¹⁸ était fort difficile à abattre par de telles méthodes.

La notion de résilience, donc, se fit jour comme la raison avancée pour cet échec relatif. Ce fut le nom donné à cette faculté imprévue qui avait pour partie contrecarré les plans du *strategic bombing*. Le mot, bien sûr, était depuis longtemps en usage dans d'autres domaines, mais c'est à cette occasion qu'il fit son entrée dans un champ qui ne s'appelait pas encore les *disaster studies*.

Salamandre contre bombe atomique : la guerre « survivable »

Or à peine ces conclusions avaient-elles été énoncées qu'une nouvelle mutation affectait l'art de la guerre et la pensée stratégique. À l'orée de l'ère atomique, la question se reformulait ainsi : un pays comme les États-Unis pourrait-il survivre au feu nucléaire ?

Extrapolant les leçons des bombardements conventionnels aux effets putatifs de la bombe atomique, les docteurs Folamour qui élucubraient au sein de Think Tanks comme la Rand Corporation nourrissaient un optimisme forcené quant à la « puissance de récupération post-attaque ». À condition de s'y être préparé par des programmes volontaristes de défense passive incluant la dispersion des centres industriels ou la constitution de vastes stocks, le tout à grand renfort d'abris antiatomiques et autres installations souterraines, on pouvait être assuré, promettait le grand apôtre de la guerre thermonucléaire Herman Kahn, qu'en dépit de dizaines de millions de morts, la « survie

¹⁵ Nicholas Kaldor, "The German War Economy", *The Review of Economic Studies*, vol. 13, n° 1, 1945-1946, pp. 33-52, p. 34.

¹⁶ The U.S. Strategic Bombing Survey. *Over-all Report (European War)*, op. cit., p. 11.

¹⁷ The U.S. Strategic Bombing Survey, *The Effects of Strategic Bombing on German Morale*, Government Printing Office, Washington, vol. 1, 1947, p. 83.

¹⁸ "Book Review: Military and political consequences of atomic energy by P. M. S. Blackett", *Naval Review*, vol. 37, n° 1, 1949, pp. 71-78, p. 74.

nationale » ne serait pas radicalement menacée. Même dans l'hypothèse où toutes les métropoles américaines auraient été rayées de la carte et leurs habitants avec, rassurait-il, on aurait tôt fait de recouvrer un niveau de PIB d'avant-guerre.

Aussi repoussait-il à son tour les vieux préjugés sur la fragilité des sociétés industrielles : « aujourd'hui, nous sommes mieux informés. Nous savons qu'il y a une large part de résilience et de flexibilité dans une économie moderne, et nous savons qu'en général, plus nous sommes avancés, plus nous sommes flexibles. »¹⁹ « L'économie, renchérissait-il, est encore plus flexible qu'une salamandre »²⁰. Si cet amphibien a le don de régénérer ses membres (coupez-lui une patte, elle repoussera en trois mois), le corps économique recèle des facultés plus prodigieuses encore. Outre qu'il peut lui aussi reconstituer des éléments qui lui sont retranchés, ceux-ci peuvent encore survivre à leur mise en pièce, un peu comme si la patte coupée, plutôt que de dépérir, continuait à sautiller dans son coin. Miracle supplémentaire, les restes épars d'un appareil productif démembré sont susceptibles de se réassembler pour former une nouvelle totalité vivante. Même si les grandes villes étaient annihilées, il resterait toujours, professait Kahn, un « pays B »²¹, une contrée de secours, l'Amérique rurale, foyer suffisant pour faire renaître le phénix de ses cendres.

De l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, ces gens-là avaient surtout retenu le petit miracle des capacités de rebond de l'économie de guerre nazie, un précédent censé nous reconforter quant aux suites d'un éventuel « échange nucléaire ». Mais cet exemple pouvait-il « vraiment faire office d'argument en faveur de la résilience d'une économie moderne ? »²². Les centaines de milliers de victimes des bombardements sur l'Allemagne représentaient moins de 1 % de la population du pays, contre les 46 % estimés en cas d'attaque nucléaire de 2000 mégatonnes. Quant à la reconstruction, elle ne fut possible que grâce à une aide extérieure massive. Or quelle nation serait en mesure, au sortir d'une guerre atomique, de déverser un plan Marshall sur les décombres ? Sans parler des gravissimes répercussions environnementales, sanitaires et génétiques liées à la radioactivité - toutes choses que l'inquiétant optimisme des nucléaristes sous-estimait de façon chronique.

¹⁹ Herman Kahn, *On Thermonuclear War* (1960), Transaction Publishers, New Brunswick, 2007, p. 78.

²⁰ idem, p. 77.

²¹ Ibid., p. 78.

²² Robert A. Dentler, Phillips Cutright, *Hostage America*, Beacon Press, Boston, 1963, p. 59.

Car ceux-là mêmes qui vantaient les vertus de la résilience face à pareil cataclysme étaient aussi des promoteurs actifs de l'option nucléaire, adeptes d'un schéma stratégique où l'horizon ne serait plus celui d'une « destruction mutuelle assurée » posée comme gage de dissuasion, mais d'une guerre atomique « survivable », voire carrément « gagnable ».

Pour peu que l'on parvienne à limiter les dégâts à un niveau de vingt millions de morts, les performances économiques, estimait Kahn, ne mettraient que dix ans à se rétablir, soit un délai assez court pour que « les survivants n'envient pas les morts »²³. Selon ce mode de pensée, l'impératif premier n'est pas de sauver les vies, mais de préserver la restaurabilité du système économique malgré l'hécatombe. Il s'agit avant tout de faire en sorte que les pertes matérielles et humaines, fussent-elles massives, se maintiennent sous des étages sinon proprement « acceptables », du moins non absolument rédhibitoires en termes de vitesse de récupération de l'économie.

Ce à quoi on assistait là, en vérité, c'était à la formulation d'un *survivalisme de l'économie* ou d'un conservatisme économique érigé en politique de survie. Mais les spéculations sur le devenir d'une société post-attaque buttaient sur une question épineuse : le système de la libre entreprise pourrait-il rester indemne en pareilles circonstances ou bien lui faudrait-il, pour parer à l'urgence, laisser place à un « socialisme du désastre »²⁴? La crainte était que l'ordre capitaliste ne survive pas tel quel à la survie.

Peste noire et fourmis rouges

Après une éclipse de deux décennies, les discours nucléaristes firent un retour en fanfare au début des années 1980. Alors que le spectre d'une confrontation atomique ressurgissait sur fond de tensions accrues avec l'URSS, l'administration Reagan multipliait les bravades en affichant sa foi en la résilience.

Le directeur de la défense civile William Chipman, interrogé pour savoir si les institutions américaines survivraient à une guerre nucléaire, répondait : « Je pense qu'elles finiraient par le faire, oui. Comme je le dis souvent, les fourmis finiraient par rebâtir une autre fourmilière. »²⁵ Il renvoyait au précédent de l'épidémie de peste noire au XIVe siècle :

²³ Herman Kahn, *On Thermonuclear War*, op. cit., p. 20.

²⁴ Sidney G. Winter, "Societal recovery after nuclear war: the economic dimensions", in Seymour D. Vestermark (éd.), *Vulnerabilities of Social Structures: Studies of Social Dimensions of nuclear Attack*, pp. 327-454, p. 450.

²⁵ Cité par Robert Scheer, "Americans Would Not Be Helpless: U.S. Could Survive War in Administration's View", *Los Angeles Times*, 16 janvier 1982.

« Voilà une catastrophe qui a tué un tiers de la population de l'Angleterre. Et pourtant, ces gens ont été capables de monter un corps expéditionnaire en France et de livrer la bataille de Poitiers six ou huit ans après l'épidémie. Je ne sais pas ce que cela dit de l'éthique de la race humaine, mais cela montre qu'il existe une certaine résilience et une ténacité de la société. »²⁶

Dans cet esprit, en 1983, un éditorialiste conservateur fustigeait en bloc pacifistes et écologistes, nouveaux prédicateurs de l'apocalypse qui « croient que la fin du monde approche et qu'ils détiennent la clé pour l'empêcher » tout en ne cessant d'annoncer un déluge qui ne vient jamais. Or si leurs prédictions – épuisement prochain des ressources naturelles ou conflagration atomique fatale – tardent inmanquablement à se confirmer, c'est parce qu'elles portent les mêmes œillères. Ce qu'elles négligent toutes deux, c'est « la capacité d'adaptation de l'homme - ce que les économistes appellent l'élasticité »²⁷. Tranquillisez-vous, nous survivrons quoiqu'il arrive, car notre économie est élastique. Et la résilience sauvera le monde - ou à défaut, le capitalisme.

Au même moment, un collectif de la gauche radicale américaine, « Midnight notes », dont la féministe marxiste italienne Silvia Federici faisait partie, traçait une autre voie. Ces militant.es refusaient à la fois l'idéologie béate de la résilience et le contre-discours que certains mouvements se bornaient à lui opposer, à savoir, face à une inquiétante minimisation des menaces, la vision pétrifiante d'un anéantissement total. « Notre approche rejetterait ces deux types de terrorisme et reviendrait sur le thème de la peste noire qui a tant inspiré M. Chipman ». Suite à cette pandémie, rappelaient-ils, le régime féodal est entré dans une crise profonde qui a débouché en Angleterre sur la Révolte des paysans de 1381 : « il se pourrait qu'une telle leçon d'histoire amène même une buse comme M. Chipman à réviser ses jugements sur la nature "fourmiesque" de ses congénères. »²⁸

Au fond, ce que postule à tort l'optimisme conservateur de la résilience économique, c'est qu'il y aurait un « attachement fondamental de la classe ouvrière (...) à la reproduction

²⁶ U.S. Senate, *Short- and Long-term Health Effects on the Surviving Population of a Nuclear War* (19 juin 1980), U.S. Government Printing Office, Washington 1981, p. 57.

²⁷ Charles Krauthammer, "Apocalypse. The End of the World" (*The New Republic*, 28 mars 1983), in Charles Krauthammer, *Cutting Edges: making Sense of the Eighties*, Random House, New York, 1985, pp. 23-30, p. 27.

²⁸ Midnight Notes, "Freezing the movement", *Posthumous Notes*, vol. 4 n° 1, 1983, pp. 2-12, p. 11.

capitaliste, *quoi qu'il en coûte*. »²⁹ Or, dans ce genre de situation, c'est-à-dire quand la mort à grande échelle est mise dans la balance, rien n'est moins sûr. Et « Midnight notes » de citer un rapport du Congrès s'inquiétant en 1979 d'une possible « disruption de l'autorité politique » dans une phase post-désastre :

« Un risque important de perte totale de légitimité politique pourrait se développer, possiblement accompagné de réels efforts de la part des survivants pour changer de dirigeants ou de système par la force, ou pour prendre les choses en main au niveau local. (...) [L]'incapacité du gouvernement (...) à prendre réellement en compte les besoins sociaux (...) pourrait entraîner une désaffection générale »³⁰.

En mentionnant cette crainte officielle, leur geste s'efforçait – mais sans en faire une prophétie, pas plus qu'une conséquence nécessaire – de réintroduire des « possibilités insurrectionnelles » dans l'imaginaire de la catastrophe³¹. L'alternative, voulaient-ils espérer, n'est pas entre extinction et résilience, entre fin du monde et restauration de l'ancien. Il y a une autre éventualité, ténue, certes, mais dont l'histoire a laissé entrevoir quelques surgissements. À la résilience s'oppose la rupture.

²⁹ Idem, p. 12. Ce sont eux qui soulignent.

³⁰ Arthur Katz, *Economic and social Consequences of nuclear Attacks on the United States*, U.S. Government Printing Office, 1979, p. 148.

³¹ Pour une perspective contemporaine sur les liens entre changement climatique et perspectives révolutionnaires, lire Andreas Malm, *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, La Fabrique, Paris, 2018.